

# CORPS RÉELS, CORPS RÊVÉS DANS *PAYS SANS CHAPEAU* DE DANY LAFERRIÈRE<sup>1</sup>

**Graciela Ortiz.**

Instituto "Olga Cossettini"

Escuela de Lenguas, Universidad Nacional de Rosario

Un jeune homme de vingt-trois ans part en exil, de Port-au-Prince, Haïti, vers la ville de Montréal. Vingt ans plus tard, celui qui retourne à son pays natal est déjà un homme fait. C'est lui, surnommé par la famille Vieux Os, le narrateur dans *Pays sans chapeau*, roman de l'écrivain d'origine haïtienne Dany Laferrière. Retourner au pays, après cette longue, absence s'avère une aventure où le corps et l'esprit entament un intense voyage. Récit autodiégétique raconté au présent, le narrateur enregistre minutieusement, les sensations vécues au cours de ces premières journées passées après son arrivée. Nous considérons que, dans ce roman, les corps représentés se construisent comme un espace où s'inscrivent, de manière privilégiée, les tensions issues des rencontres entre le personnage, les Haïtiens et la réalité. Le corps fonctionne, en même temps, comme métaphore de la situation sociale et politique du pays.

Le narrateur a passé vingt ans de sa vie "là-bas", expression utilisée par sa mère pour désigner la ville de Montréal sans la nommer, les expériences vécues dans cette culture autre l'ont modifié au point que, celui qui revient est un individu dont la perception du monde se fait en tension, entre ses acquis de la culture maternelle et ceux de la culture d'adoption. À tel point que, parfois, bouleversé par son incompréhension de la réalité haïtienne retrouvée à son retour, il se sent étranger. Les vingt ans d'éloignement ont creusé une distance qui oblige l'exilé-retourné, à confronter avec lui-même et en même temps avec les autres et surtout avec son pays. Or, s'il exprime une sorte de voracité pour tout récupérer, c'est parce qu'il a attrapé la maladie qui arrive à ceux "qui ont vécu trop longtemps à l'étranger", pour s'en délivrer "Il lui faut simplement réapprendre à respirer, à sentir, à voir, à toucher les choses différemment" selon l'explication d'une voisine de sa mère (p.15). Devenu un étranger au niveau sensoriel, il doit tout réapprendre. C'est l'étrangeté qui s'impose. Comment s'en sortir de ce piège?

Pour cet écrivain, la perte de la mémoire corporelle s'avère être la plus angoissante. C'est son corps qui, ayant oublié les sensations produites par la perception du monde qui l'entoure, est obligé à refaire ce chemin d'apprentissage. La guérison de cette "maladie" le contraint à un vrai programme phénoménologique qui modèle son écriture "j'écris tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je sens". Étant donné qu'il ressent "ce pays physiquement", et que l'on parle avec le corps, il avoue que, au lieu d'écrire, il parle. Ce roman est donc comme une longue conversation que l'écrivain tient, tout d'abord, avec lui-même, espèce de journal intime où il enregistre les événements et les expériences de chaque journée, pour répondre au besoin "de parler une fois de plus de mon rapport avec ce terrible pays, de ce qu'il est devenu, de ce que je suis devenu, de ce que nous sommes tous devenus" (p.35).

Si la langue française trace l'écriture de cette "parole corporelle", la récupération de la langue maternelle, le créole, est ressentie au niveau de la chair. L'intensité de l'expérience éveille chez lui des images dont la ressemblance avec l'utérus et le liquide amniotique est assez évidente "Je plonge, la tête première dans cette mer de sons familiers" (p.76). Il s'adonne à une herméneutique corporelle qui précède tout emploi de la parole orale, "Avant même d'entendre les mots, je comprends le sens. C'est le corps qui parle d'abord... Le corps peut murmurer, crier, hurler, chanter, sans prononcer un seul son". (p.76). Cette parole le transforme en un authentique anthropophage "Il y a des mots que je n'ai pas employé depuis vingt ans [...] J'ai envie de les rouler dans ma bouche, de les mastiquer avec mes dents et de les avaler [...] J'ai faim de ces mots, Philippe" (p. 171)

Permettons-nous de faire un petit détour pour réfléchir au corps du livre. Le roman est divisé en chapitres qui, portant tous les titres, soit "Pays réel" soit "Pays rêvé", sont disposés de manière alternée. "On dirait que deux pays cheminent côte à côte, sans jamais se rencontrer [...] Le pays réel: la lutte pour la survie. Et le pays rêvé: tous les phantasmes du peuple le plus mégalomane de la planète" p.44.

Dans les chapitres nommés "Pays rêvé", le narrateur présente des dialogues entretenus avec divers personnages, mais surtout avec sa mère qui, n'ayant jamais quitté le pays, connaît bien tout ce qui s'est passé pendant les vingt ans.

Imaginons que nous ne lisons pas les chapitres intitulés "Pays rêvés" pour ne faire la lecture que de ceux nommés "Pays réel". Ce parcours nous donne l'impression de nous pousser vers l'avant, vers des tensions croissantes, comme dans un crescendo. En effet, à mesure que Vieux Os parcourt les rues de Port-au-Prince, il passe de la joie des sensations olfactives provoquées par l'odeur des mets préparés par sa mère, voyage

au fond de son enfance, au dégoût, tel un coup donné aux narines, quand il respire les puanteurs des immondices entassées dans les quartiers encombrés.

Il n'est pas inintéressant de remarquer que chaque chapitre intitulé "Pays réel" est divisé en fragments, chacun portant un titre. Il s'agit peut-être d'une stratégie qui suggère la nécessité de morceler les perceptions, les identifiant par un titre pour mieux les classer.

Si le corps du narrateur est présent dans sa singularité par la minutieuse inscription des sensations vécues rendant compte de l'intensité de ses expériences, les corps des Haïtiens, soudés par les mêmes souffrances, ne le sont pas moins. Voilà l'image qu'ils évoquent aux yeux du narrateur:

*C'est ainsi que Da [sa grand-mère] me décrivait les gens qui vivaient dans l'au-delà [...] exactement comme ceux que je croise en ce moment. Décharnés, de longs doigts secs, les yeux très grands dans des visages osseux et surtout cette fine poussière sur presque tout le corps [...] L'au-delà. Est-ce ici ou là-bas? Ici n'est-il pas déjà là-bas? C'est cette enquête que je mène" p.63.*

Vieux Os garde dans sa mémoire les croyances transmises par sa grand-mère, qui lui parlait du pays des morts, ce "pays sans chapeau", là où seulement les morts entrent car "personne n'a jamais été enterré avec son chapeau". Devant ces corps maigres, déambulant sans volonté, zombifiés par la misère et la violence, le souvenir surgit pour coller son image des morts aux corps des gens dans la rue.

Ainsi, sa mère, tout en lui assurant que le pays a changé, affirme "Ce ne sont plus des humains. Ils en ont peut-être l'apparence. [...] La nuit, ce sont des bizangos. Et le jour, des zenglendos. Des fois on ne sait plus si on est le jour ou la nuit" (p.45)

Le Bizango est un personnage du panthéon mythique vaudou qui se métamorphose pendant la nuit. Il a la capacité d'enlever sa peau et de voler, pour aller attraper ses victimes humaines et les manger après. Image de la dualité, il est humain et en même surnaturel (Laroche, 1998). La mère parle encore des zenglendos (nom dont l'étymologie nous l'ignorons mais où l'on entend "sanglant") personnages bien réels loin de tout mythe. Considérés comme une variation des groupes paramilitaires, les zenglendos sont identifiés comme des criminels qui sèment la terreur dans les quartiers populaires de Port-au-Prince. Ces êtres, soit mythiques, soit réels, arrivent à se confondre semant partout la mort.

Cette identification des vivants aux morts renvoie aux croyances liées au vaudou et au monde des traditions. Or, elle permet aussi d'établir de

---

relations qui resignifient le texte. D'une part, les gens qui circulent dans les rues n'ont pas de réactions, tout comme des zombis, ces morts qui reviennent la nuit dans le monde des vivants. D'autre part, le roman porte le titre *Pays sans chapeau*. Ces deux données rapprochées nous mènent à comprendre les corps zombifiés comme la métaphore de la condition haïtienne, un pays où la mort et la vie se confondent. N'oublions pas la longue histoire sanglante de Haïti, et rien qu'à faire un bref rappel des événements qui l'ont marquée dans la seconde moitié du XXe siècle, signalons la dictature des Duvalier commencée avec le père en 1957 et finie avec le départ du fils en 1986, dictature qui s'appuyait sur la terreur semée par les tontons macoutes, bras armé du gouvernement.

Revenons aux chapitres "Pays réel", "Pays rêvé". Il s'établit un dialogue entre les chapitres qui s'alternent car si au début, l'histoire évoquée par sa mère à propos d'une armée des zombis le laisse interloqué au point de lui dire: "Tu ne crois pas dans ces trucs" (p.46), à mesure que Vieux Os parcourt les rues du pays réel, il commence à entrer dans la logique reliée aux croyances de ce pays nocturne. Il commence à écouter les histoires pour essayer de comprendre.

Nous allons nous attarder à deux histoires où nous constatons que le corps devient le siège des tensions nées de l'interrelation de deux perspectives: l'haïtienne et la "blanche", celle-ci relève tantôt des Américains, tantôt des Européens, ou bien des Occidentaux ou de l'homme blanc tout court. Dans ces deux situations, le narrateur-protagoniste s'y trouve dépaycé.

Le narrateur entend, à deux reprises, le récit d'un exploit accompli par les Haïtiens, événement toujours raconté avec une ferme conviction, même par un ethnologue: il affirme que les Haïtiens ont été les premiers à être arrivés sur la Lune avant les Américains. Bien évidemment, malgré les efforts que Vieux Os fait, il lui est très difficile d'accepter cette affirmation. Le scientifique lui renseigne que la différence entre les Haïtiens et les Américains est que ceux-ci s'intéressent au voyage du corps, tandis qu'eux, ils ne s'occupent que du voyage de l'esprit. La réaction de Vieux-Os, tout imprégné d'incrédulité, est la conséquence de son éloignement, "Voilà ce que c'est que d'avoir passé près de vingt ans hors de son pays" (p.102). De la même manière que son corps doit réapprendre les sensations, son esprit doit lutter contre la méfiance due aux années passées "là-bas", méfiance de la raison qui rend suspectes à ses yeux les croyances du peuple.

Une autre histoire relève d'un "secret" qui court dans la ville. Pour en savoir davantage, le narrateur va consulter un psychiatre qui lui apprend que, dans un village nommé Bombardopolis, un phénomène étrange attire l'attention des scientifiques occidentaux se rendant sur place pour l'étudier: tous les habitants du village peuvent rester trois mois sans manger ni

boire. La première réaction conçue par l'Occident devant cette situation est l'anéantissement de tout le village, "tuer tous les habitants.. en leur inoculant une maladie quelconque. Je crois, la peste blanche" (p. 88) mordante ironie du psychiatre qui évoque la destruction provoquée par l'homme blanc.

Si à peine arrivé, le narrateur exprimait une grande méfiance devant ces récits quelque peu farfelus pour une oreille "cartésienne", quelques jours après, le récit sur Bombardopolis, qui semble assez délirant surtout dans la bouche d'un psychiatre, le fait réagir d'une manière confuse, même sa parole est troublée "C'est étonnant, finis-je par balbutier". Ce passage de la méfiance à la surprise, c'est la dérive de son esprit dont les certitudes, issues du système de croyances acquis dans le temps de l'exil, sont mises en branle.

Il balbutie encore quand Lucrèce l'invite à voyager au monde des morts. Le défi n'est pas des moindres, qui garantit qu'il pourra retrouver son corps? qu'il ne deviendra pas un autre zombi? Le prix à payer pour ce voyage de l'esprit: raconter tout ce qu'il a vu dans un livre. Il le faut bien pour pouvoir restituer tout leur prestige aux dieux du vaudou.

Le chapitre qui raconte ce voyage s'intitule justement "Pays sans chapeau". A partir de la phrase "Je fais un rêve étrange" (p.204) il traverse la frontière qui sépare le pays des vivants de celui des morts. Nous retrouvons l'inversion des termes. Dans le monde des vivants, les humains se déplacent comme des morts, les yeux vidés, les corps n'exprimant nulle volonté. Dans le monde des morts, par contre, non seulement il rencontre une marchande et quelques dieux, mais encore il est obligé de marcher longuement pour trouver une déesse. Dans cette recherche, il décide de ne plus suivre le chemin marqué et de choisir un autre, même plus accidenté.

*Cette route déjà tracée, quoique poussiéreuse, semblait mener quelque part. C'était ma certitude jusqu'à ce que je comprenne que, quel que soit le chemin pris, il nous mènera toujours quelque part (p.208)*

Conclusion qui, par analogie, peut aider à penser le sort de son pays, car tout n'est pas préétabli, il est toujours possible d'imaginer des détours pour s'en sortir de la détresse.

Dans le chapitre final, dont le titre est "Pays réel/Pays rêvé" les deux pays sont mis côte à côte. Ils sont ainsi réunis pour signaler que tous les deux doivent cheminer ensemble, mais en même temps, ils sont séparés par une barre, telle une frontière, celle que, nous présumons, le narrateur a dû traverser au long de l'écriture du roman, pour parler de la réalité du pays, mais surtout, du pays qu'il rêve. Le jeu de ce titre nous suggère une

dérive, mettre côte à côte les deux corps: corps réel/corps rêvé, séparés aussi par la même barre, limite et passage du corps phénoménologique, celui du réapprentissage, au corps spirituel capable de voyager au pays des morts, puis retourner dans le pays des vivants pour tout raconter.

Corps haïtiens, sièges charnels de toutes les souffrances mais plus encore sièges de la résistance. Même zombifié, le peuple trouve des ressources pour bâtir le "secret" de Bombardopolis, pour montrer au monde l'endurance de ces Haïtiens, de ces corps capables de résister pendant des mois sans manger ni boire. Histoire exemplaire de l'esprit du marronnage créateur

## Notes

- 1 Les références des citations renvoient à l'édition mentionnée dans la bibliographie.
- 2 Dany Laferrière est né le 13 avril 1953 à Port-au-Prince (Haïti). Son enfance se déroule à Petit-Goâve avec sa grand-mère Da, source d'inspiration de son roman, *L'odeur du café*. Journaliste au Petit Samedi Soir, il quitte Haïti pour Montréal en 1976, à la suite de l'assassinat de son ami Gasner Raymond. Du reste témoigne-t-il de cette fuite dans *Le cri des oiseaux fous*. C'est à Montréal qu'il connaîtra le succès en 1985 avec la publication de son premier roman, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Suivront alors neuf autres romans – cette dizaine de romans compose ce que l'auteur appelle "une autobiographie américaine". <http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/laferriere.html>

## Références bibliographiques

LAFERRIÈRE, Dany

*Pays sans chapeau*. Québec, Lanctôt, 1996

LAROCHE, Maximilien

"Bizango, o camaleão voador" en Bernd, Zilá (comp). *Escrituras híbridas. Estudos em literatura comparada interamericana*. Porto Alegre, Editora da Universidade, 1998.

## Références électroniques

<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/laferriere.html>